

Jean-Louis Kuffer

Les Bonnes  
Dames

*Roman*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN  
DE LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES AFFAIRES CULTURELLES  
ET DU SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE

« LES BONNES DAMES »,  
CENT QUATRE-VINGT-CINQUIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,  
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,  
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN  
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE,  
AVEC LA COMPLICITÉ DE BERTRAND EMARESI  
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : FLORISTELLA STEPHANI : « COQUELICOTS »,  
HUILE SUR TOILE, 25 X 33 CM.  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR<sup>+</sup>, PRILLY,  
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-185-5  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2006 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

*Pour Béa,  
en mémoire de ma mère (1916-2002)  
et de Katia (1915-2006)*

*  ma bonne amie*

PREMIÈRE PARTIE

# UNE JOURNÉE SUPER

### AU DENANTOU

Ce qui serait super, avaient-elles pensé, serait de se revoir au lieu même où elles s'étaient retrouvées la dernière fois par hasard, dans le grand jardin du bord du lac, au Denantou, et Marieke tint à préciser : sur ce banc d'où l'on a la meilleure vue *de l'autre côté*, et Clara conclut à sa façon, avec un allant qui l'étonnait elle-même : d'accord, nous nous retrouvons sur *notre* banc, le même jour dans une semaine, à une heure de l'après-midi, sauf s'il pleut.

À l'instant elles venaient de s'apercevoir de part et d'autre de l'allée. C'étaient deux très vieilles dames qui auraient aimé se faire de loin des signes folâtres de petites filles se réjouissant de se retrouver un après-midi de congé, mais elles s'en tenaient pour l'instant à leurs rôles aux contrastes marqués

depuis des années au fil des très épisodiques rencontres de leurs tribus appariées, la philosophe et la marcheuse, se bornant à des constats de leur âge : il fait un temps extra, on est à l'heure, etc.

Marieke se dit in petto : elle a vraiment l'air de se maintenir, la p'tite Clara, elle ne se laisse pas aller, etc.

Et Clara : c'est décidément une originale avec sa jupe d'Indienne, et pourtant elle est à l'heure, etc.

Elles restent un bon moment debout dans la lumière nette de lendemain de pluie de ce 14 juin de l'an 1999, à quelques pas de la vendangeuse de pierre dont Marieke célébrait l'autre jour les rondeurs opulentes, et c'est encore Marieke qui retient Clara sur place, l'impatientant à la fin avec ses congratulations :

— Non mais laissez-moi vous regarder : c'est qu'on vous donnerait vingt ans de moins ! Nom de bleu la Forme !

Et Marieke ne lâche pas le bras de Clara, qui n'a jamais trop apprécié les attouchements, sauf de la part de feu son conjoint, d'ailleurs peu porté là-dessus. Aussi lance-t-elle, pour faire diversion, tout en visant *leur* banc du regard :

— Vous savez que c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre premier rendez-vous, il y a juste soixante ans de ça, le 14 juin 1939, ça sentait déjà la guerre ; et voilà qu'il y a eu seize ans, en mars dernier, que Paul-Louis m'a été repris. Enfin je vous l'ai déjà seriné, je me répète : je m'excuse. On ne se rend pas compte ce que le temps passe tellement c'est long, et puis ça me fait du bien de vous parler... Eh mais, il

en aura fallu des années pour qu'on arrive enfin à trouver le contact... Jamais je n'aurais pensé... Mais ne restons donc pas plantées...

Alors on les voit, bras dessus, bras dessous, comme deux sœurs ou des camarades longtemps séparées, qui se dirigent vers l'ombre claire, sous le tulipier là-bas, en ne cessant de parler avec animation.

Clara continue de se lamenter un peu malgré les protestations de cette fofolle de Marieke qui prétend que la vie est un miracle de chaque instant. C'est plus fort qu'elle : il faut que ça sorte. Le jour de leurs retrouvailles, tant d'années après le mariage de leurs enfants respectifs, elle a dit à Marieke que c'était la première fois qu'elle confiait à quelqu'un tout ce qui la chicanait – même à son amie Constance elle n'aurait pas osé. Peut-être, a-t-elle pensé ensuite, que cet abandon tardif lui est venu du fait que Marieke, pour la première fois, lui parlait directement à elle et sans qu'il fût question de leurs enfants, tout à coup, cra cra, elle lui a dit qu'elle pouvait vider son sac.

Clara a dit alors à Marieke tout ce qui lui pesait, et d'abord d'être si seule, malgré ses enfants et leurs propres enfants ou peut-être bien : à cause d'eux. C'est vrai qu'après tout ceux qui n'ont personne peuvent s'y faire : ils n'ont personne, tandis que les enfants vous les attendez. Et les enfants se font attendre.

« Mais c'est la loi de la vie », avait objecté Marieke. « Les enfants doivent couper. Je dirais même : il faut qu'ils nous bousculent, c'est aussi bien pour eux que pour nous. »

Et Clara: « Quand même vous exagérez, Marieke, les enfants restent les enfants » — « Allez, ma p'tite Clara, vous vous faites du mal à vous accrocher comme ça. Lâchez-leur les baskets et ils viendront sans se faire prier s'ils tiennent à vous. Sinon ça vous fait une belle jambe... »

Or Clara en convient à l'instant, après qu'elles se sont raconté leur semaine :

— Vouï, vous aviez peut-être raison pour les enfants, je suis sûrement trop impatiente, mais tout a tellement changé depuis le temps où nous allions voir nos parents tous les dimanches après le culte.

— Tous les dimanches après le culte ! Vous vous rendez compte ? Vous les voyez là-bas, sur leurs rollers, vous les imaginez tous les dimanches, après le culte ? C'était notre monde, tous les dimanches, et maintenant il n'y a plus de dimanche, p'tite tête, ou alors c'est tous les jours dimanche. Mais, basta : on va se mettre en retard, l'*Italie* n'attendra pas...

#### SUR L'ITALIE

Tout le temps ensuite qu'elles longent le quai aux fleurs pour gagner l'embarcadère, les deux bonnes dames ne cessent de parloter en pestant un peu de ne pouvoir aller plus vite que leurs vieilles guibolles, selon l'expression de Marieke.



Celle-ci vient de raconter à Clara l'histoire des millionnaires que lui a rappelé la fausse tour médiévale devant laquelle elles ont passé tout à l'heure, trois millionnaires de la place se défiant, au début du siècle, de construire la plus authentique fausse tour de notre ville : le geste est peut-être vain, commente Marieke, mais il a quelque chose de chevaleresque.

— C'est de l'argent fichu par les fenêtres, lance alors Clara.

« Bah, ce n'est pas aujourd'hui qu'on se permettrait de telles fantaisies », rétorque Marieke, et Clara de moraliser : « Les millionnaires, c'est les millionnaires, ils pouvaient bien se payer ça, mais c'est vrai qu'au jour d'aujourd'hui... »

Qu'a-t-elle voulu dire avec cette remarque qui reste en suspens ? Marieke se le demande un instant, puis le souci de l'horaire la fait tirer sur le bras de Clara en pressant le pas, sur quoi la proximité du Musée olympique et du Beau-Rivage Palace la relance sur le thème de l'argent, du président Samaranch dont on a ressorti le passé douteux et des suites à deux mille euros la nuit alors qu'il y a encore des pauvres dans ce pays à deux vitesses, ce que Clara corrobore gravement en opinant du chef — toutes deux s'entendent manifestement en matière sociale et humanitaire, voire politique, même que Clara a déjà confié à Marieke qu'elle allait parfois jusqu'à voter socialiste...

C'est alors que leur attention à toutes deux se concentre sur le bout du quai : l'*Italie* vient en effet de se pointer là-bas, comme surgi d'entre les géraniums et les bambous, majestueux en sa rutilante

blancheur et semblant se cabrer dans le retour tournoyant de ses roues à aubes.

« Un dernier petit cent mètres... », souffle alors Marieke, qui fait tout pour que Clara ne remarque pas qu'elle est « limite morte », selon l'expression de son fils Adalbert, surnommé l'Apache par les médias. Quant à Clara, malgré son entraînement quotidien par les forêts et les piscines, elle n'en ressent pas moins elle aussi l'effet du grand âge qu'elle affecte d'ignorer crânement ; et leur Abonnement général permettra aux deux bonnes dames de se ruer sur le bateau sans passer par le guichet.

Sur l'*Italie* Marieke, d'autorité, conduit Clara d'un bord à l'autre et de la proue à la poupe d'où elle lui fait admirer la vue sur la ville qui s'éloigne dans le poudroisement d'écume bleutée.

Cette vue panoramique que fait un peu tanguer le bateau, comme une maquette dont on reconnaît tous les détails, les exalte toutes deux et surtout Clara qui s'impatiente de signaler à Marieke l'emplacement de la *Petite Maison*, au pied des trois tours des hauts de ville, où la mère de Ludmila n'a jamais mis les pieds jusque-là.

Ensuite, remontant vers la proue, elles stationnent devant le puits des machines exhalant l'huile chaude et du fond duquel un mécanicien en bleu de chauffe adresse à Marieke un signe complice ; à croire, se dit Clara, que tout l'équipage la remet, aussi ironise-t-elle en usant d'une expression de feu son conjoint :

— Mais mais mais, c'est que vous êtes connue *comme le loup blanc* ! Jamais je ne me serais doutée...

Cela fait sourire sa nouvelle complice au beau visage boucané par ses traversées hebdomadaires, mais c'est à présent à la pointe du bateau que Marieke voudrait faire sentir à Clara ce qu'elle appelle le Souffle du Milieu.

— Vous allez voir dans un moment qu'au milieu du lac le Souffle semble venir du fond du précipice, comme s'il remontait les cascades que fait paraît-il le Rhône là en bas, et juste après vous sentirez l'air fraîchir à l'approche de l'*autre côté*.

Clara est un peu gênée par ce discours quasiment proféré, à cause des gifles d'air, alors que les deux couples d'Anglais qui se trouvent assis bien droits sur le banc latéral ont tout l'air de se demander eux aussi ce que fait cette extravagante *old Lady* à brandir ainsi son écharpe chamarrée dans le vent frontal, au risque d'attraper un chaud-froid...

Clara secoue donc un peu la tête en se répétant mentalement son *mais mais mais*, non sans ressentir simultanément une affection croissante pour la vieille toupie (Marieke s'est en effet mise à tourner sur elle-même en s'enveloppant de l'immense foulard que son malandrin de fils lui a ramené du Rajasthan), et bientôt elle constate en effet que l'*autre côté* s'annonce par un souffle à la fois glacial et revigorant.

LE SOUK D'OUSMANE BOUBACAR

— J'aime bien la France, avait déclaré Marieke en débarquant au port d'Évian-les-Bains

où Clara n'était venue qu'une ou deux fois, bien des années auparavant.

« J'aime aller et venir. J'aime ce qui *ondule*, et c'est vrai qu'en France cela *ondule* mieux qu'en Suisse » — « Ah bon, vous trouvez la France mieux que chez nous ? » — « Comment dire ? Regardez les réclames ! Regardez les enseignes des cafés ! Regardez la façon des gens de se tenir, là-bas, sur la place ! » — « Eh bien quoi ? On est en France et ces gens sont des Français. Moi, je ne vois rien de spécial. » — « Je ne dis pas que c'est mieux. » — « Que oui, on sent que vous vous emballez... » — « Mais non, ce n'est pas ça, je vous dis juste que ça *ondule*. Regardez donc... vous ne regardez pas ! »

Un peu chiffonnée, mais n'en montrant rien, Clara regarde donc.

Bon, c'est entendu : on voit des publicités. C'est plus clinquant que chez nous. Les couleurs pètent. On les dirait découpées dans le drapeau bleu blanc rouge. On lit : *Planète Hyper U, plus radin, plus malin*. Et les cafés, c'est vrai, font plus popu, comme dirait son fils puîné. On lit : *Chez Paulo, Café des Amis du Turf, Bar tabac La Baraka*. Et c'est cela qui fait dire à Marieke que ça *ondule* ?

Elle voit bien que c'est plus coloré, plus extraverti, plus débridé, mais aussi : plus bricolé, plus bon marché, plus négligé, comme ils l'avaient d'ailleurs remarqué la première fois avec son jeune époux, lors de leur première escapade à Yvoire en 1950, l'année où leur petite dernière était annoncée — la fois précisément où elle avait découvert ce que sont des cabinets à la turque.

« Ce que je veux dire », poursuivait cependant Marieke qui l'entraînait maintenant le long du quai menant au Casino, « ce que je veux dire c'est que rien, en France, n'a jamais l'air tout à fait fini et que c'est ça qui fait *onduler* les choses et les gens. Eh, mais voilà justement celui que je voulais vous présenter... »

De fait, les vadrouilleuses approchaient de l'éventaire chamarré d'un Africain, tel qu'on n'en trouve que sur la côte française du Léman.

— Vous le voyez, ce grand diable d'ébène à boubou bleu, eh bien c'est Ousmane Boubacar dont je vous ai parlé sur le bateau...

Clara distinguait aussi bien l'imposante silhouette du marchand, trônant au milieu d'un véritable souk, qui semblait grandir au fur et à mesure qu'elles cheminaient en s'appuyant un peu l'une sur l'autre. Confusément, elle *réalisait* du même coup qu'elle n'avait de sa vie adressé la parole à un Africain, pas plus qu'il n'avait jamais été question, avec Paul-Louis, de « faire » l'Afrique noire, alors qu'ils avaient bel et bien « fait » Djerba avec Kuonen, l'année précédant le décès de son conjoint.

— Vous avez vu ce sourire Binaca... Il m'a reconnue... Il s'est levé pour nous accueillir... De Dieu, ce qu'il est grand, vous avez vu ?

Clara fronçait imperceptiblement le sourcil en se demandant à son corps défendant, malgré les bons renseignements que lui avait donnés Marieke à propos de cet impressionnant personnage, ce qu'il chercherait probablement à lui vendre, à elle qui n'avait *de toute façon* besoin de rien.

Or elle se retrouva toute timide et démunie, toute petite à vrai dire devant le magnifique

Sénégalais déplié en son double mètre, à rire d'éclatant ivoire et belles mains soignées, lesquelles tenaient les siennes en douceur tandis qu'on l'appelait Dame Clara du Beau Pays et qu'on se présentait comme le ci-devant armailli Bamboula...

On commençait ainsi de faire ami-ami, tandis que Marieke précisait, un peu pédante, en la tutoyant soudain à l'africaine: « Mais ce n'est pas des colles, tu sais, notre ami Ousmane Boubacar a bel et bien tenu l'alpage des Arpettes, dans les Préalpes, alors qu'il cherchait à publier sa thèse sur Senghor. Tu vois qui est Léopold Sédar Senghor, ma p'tite Clara? »

Non: la p'tite Clara, certes déjà séduite par le souriant colosse, ne voyait pas de qui l'on parlait. Ah bon: encore un poète? Un poète africain? Un président africain poète? Hélas non! cela ne lui disait rien, mais à son fils sûrement ce Senghor était connu, son deuxième fils bohème qui écrivait...

Dans l'intervalle, sans qu'elle eût pu esquisser un geste de recul, le Sénégalais avait tiré, d'un des couffins déposés au pied de son éventaire, une petite fiole de parfum ambré, ce qui semblait une galette sous papier sulfurisé, et ce feuillet jaune safran sur lequel se trouvaient recopiés quelques vers.

— C'est le Pouésent de Bienvenue. Pas de ouéclamation! Cela ne se maouchande pas! Si toi pas vouloa, moa manger toi!

Et le trio de rire de bon cœur à l'unisson. Sur quoi l'on jabota un bon moment, après que Boubacar eut présenté plus précisément son Trésor: non pas l'ordinaire camelote prisée des Japonais et des Américains, mais ce qu'il débitait gracieusement

sous la triple espèce des Senteurs, Saveurs et Sentences.

Marieke buvait du petit-lait en constatant l'effet de la rencontre sur Clara, littéralement *retournée* par cet homme dont elle-même avait découvert la Qualité par l'entremise première de son Apache de fils.

D'un ton plus grave, tout en leur servant un verre de thé à la cardamome, Ousmane avait ensuite fait parler Clara de sa vie et de ses enfants, de son jardin et de feu son conjoint, puis il s'enquit des nouvelles du sacripant de Marieke en la priant de le gronder fort de ne plus lui rendre visite que de 14-18 en 39-45, ah ah ah, enfin ce fut de lui et des siens, de sa tribu récemment augmentée d'une septième merveille, que le D<sup>r</sup> Ousmane Boubacar parla à ses accortes visiteuses que le bateau de Thonon, une heure plus tard, obligea finalement à s'arracher de lui à regret – mais on se reverrait, promis-juré.

Bénies du Dieu Sans Nom aux Cent Noms, de Iéshouah le Palestinien et de tous les lamas et autres marabouts de ficelle, gratifiées de salamalecs et de vœux psalmodiés, les deux vénérables ancêtres (et Clara plus encore que Marieke) se sentaient un peu plus légères et guillerettes au moment de quitter Ousmane Boubacar, le fils et petit-fils de griots auquel, aux dernières nouvelles, un maire lettré de l'arrière-pays savoyard venait de proposer un poste à peu près rémunéré de jardinier communal, autant dire son rêve presque réalisé de Candide décolonisé...

SOUS LES GRANDS PARASOLS

Elles s'étaient promis de prendre *quelque chose* sur une terrasse et c'est là, sur la place ombragée qui a ce petit air provincial et même provençal, comme le releva Marieke, que les bonnes dames se retrouvèrent, visiblement hypercontentes et le disant chacune à sa façon.

— On a de la chance avec le temps, remarqua Clara dont l'humeur rayonnait en crescendo depuis l'épisode sénégalais.

— Nous avons surtout du bol d'être ici, en cet instant précis, toi et moi, au lieu de végéter dans un mouvoir...

— Vous avez... tu as raison, il faut être reconnaissantes...

Elles se sentaient toutes les deux pensives à cette table de L'Escale aux immenses parasols bouton-d'or. Elles n'avaient pas cessé de parler depuis qu'elles s'étaient retrouvées au Denantou, mais Clara se rendait compte qu'elle se livrait elle-même beaucoup plus que Marieke qui l'écoutait, la relançait, la coupait parfois en exigeant plus de précision dans son récit, enfin l'interrogeait pour ainsi dire (ce dont elle avait peut-être besoin) tout en se gardant bien de rendre confiance pour confiance alors qu'elle aurait sûrement eu beaucoup à raconter, mais Clara n'osait pas trop la *cuisiner*. Au demeurant, c'était bel et bien en parlant avec



Marieke que Clara avait pris la vraie mesure de sa propre solitude et de son inavouable appétit de vivre encore.

« Si j'ai tant besoin d'aller *de l'autre côté* », avait déclaré Marieke lors de leur première conversation au Denantou, « c'est qu'on a besoin de respirer... Tout ici est tellement parfait... Je comprends que mon fils ait déraillé... Il pensait aider les artistes, il n'a pas compté, il s'est retrouvé lui aussi *de l'autre côté*... »

Clara, à l'époque de l'affaire dite de l'Apache, qu'elle avait suivie dans *Le Quotidien*, avait certes été choquée d'apprendre les filouteries dont s'était rendu coupable Adalbert, l'oncle des jumelles qui montrait là un drôle d'exemple, mais sur le moment ses pensées avaient surtout été pour la mère du délinquant, qui devait subir à la fois la vergogne et ce qu'elle-même avait ressenti pour son fils aîné quand il avait commencé lui aussi de dériver.

Et maintenant, à la table de L'Escale, Clara repensait à ces tribulations qui l'avaient rapprochée en pensée de la mère de Ludmila, à ses visites à la prison avec les jumelles et ce que lui en avait raconté son fils le romancier.

Marieke a *vu du pays*, pensait-elle en la regardant à l'instant, qui feuilletait le journal *Libération* que lui avait apporté le garçon après qu'il eut pris la commande – elle est toute ridée mais ses rides *sourient*, se disait-elle en se rappelant l'expression chère à son cher compagnon de vie.

Sur quoi Marieke soupira en repliant le journal :  
— J'ai de plus en plus de peine à lire...

— Moi aussi : les nouvelles me dépriment...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire : je m'intéresse toujours autant, mais j'oublie tout ce que je lis à mesure...

Ainsi s'éloignaient-elles et se rapprochaient-elles l'une de l'autre en fonction des mouvements d'attraction ou de réserve soudaine que chacune ressentait à sa façon.

Lorsque Marieke avait disserté tout haut sur les thèmes de la rencontre (du hasard de la rencontre), de l'amitié possible entre deux bonnes dames (mais combien aléatoire à vrai dire) ou du malentendu dont on s'accommode plus volontiers en s'aiguissant les griffes (le plus souvent, n'est-ce pas ?), enfin de ce qui fait que deux vieilles peaux semblent pouvoir s'accorder en dépit (ou à cause) de leurs différences, Clara avait d'abord conclu que c'était « de la philosophie », le « speech » lui semblant bien pompeux, contrariant à tout le moins son prosaïsme, mais ensuite elle avait repensé à ce « méli-mélo » avec plus de gravité...

Marieke, cependant, s'amusait de voir évoluer la « p'tite Clara », dont les corsets divers se desserraient peu à peu l'un après l'autre, et qui avait manifesté tant d'humour inattendu et d'attention, que ce fût devant les singes de pierre du Denantou (« On dirait des conseillers fédéraux »), sur le bateau où elle l'avait qualifiée de Muse de l'équipage ou auprès d'Ousmane Boubacar auquel elle avait finalement acheté quelques objets de la collection Saveurs/Senteurs/Sentences pour les offrir à l'occasion.

Clara dégustait son café liégeois avec application, comme tout ce qu'elle faisait à vrai dire : avec application, fidèle à elle-même comme un petit soldat.

Or Marieke, sous ses airs bohèmes, n'appréciait rien tant que la fidélité. Elle se garderait, au demeurant, de rien dire pour le moment de ses propres préoccupations à Clara, songeant que ce qui pouvait soulager celle-ci supposait de sa part, selon le jeu des équilibres, un rien de mystère et de poésie.

La petite étape, cependant, touchait à sa fin selon le programme établi, qui prévoyait maintenant une balade encore le long du lac, du côté de Ripaille, avant le bateau du retour.

*DIATRIBES ET DISPUTES*

En marchant, même diminuée et se reposant tous les sept pas ou s'appuyant au bras de Clara, Marieke se sent entraînée, parfois même grisée par l'allant de la foulée et son discours s'enfle et s'enflamme, comme elle a lu quelque part que le discours du promeneur révolutionnaire Rousseau s'enflait et s'enflammait au gré de ses longues marches.

« C'est comme cet effet de serre », a-t-elle commencé à maugréer tandis qu'elles s'engageaient sur le sentier lacustre, et Clara l'a laissée vaticiner en la soutenant, non sans penser à la fois à la partie de

scrabble qu'elle ferait ce soir avec Joselito, le benjamin de sa fille aînée.

« Nous devrions avoir mal à la terre », poursuivait Marieke citant plus ou moins un article de la revue *Gaia* que lui avait découpé son fils lors de sa dernière apparition, où il était question de la fonte des glaciers du Grand Nord et de ce qu'il en résulterait pour les autochtones et les espèces animales.

« Dans dix ans il sera trop tard ! », gémit théâtralement Marieke face au lac évoquant plutôt, en ces lieux d'idylle romantique, un lagon déjà tiède où Clara la nageuse eût volontiers fait quelques brasses improvisées – Clara qui peinait à entendre l'ultimatum de la vieille ronchonreuse.

Par souci de conciliation, Clara ne fit pourtant que donner raison à Marieke : que oui, c'était sûr qu'il fallait pousser un cri d'alarme comme trente ans plus tôt s'y était employé le Club de Rome à propos de la pollution (Clara citait le Club de Rome en se remémorant l'un des premiers reportages de son fils, sans se rappeler vraiment ce que faisait ce club à Rome...), et elle pouvait d'ailleurs le certifier : qu'elle n'employait elle-même que des ampoules à économie d'énergie et s'interdisait désormais tout feu de feuilles dans son jardin...

Cependant, Marieke avait enfourché un autre cheval de bataille, touchant à la mauvaise répartition des biens de ce monde, au culte de l'argent et à l'esprit de rapine, à la société inégalitaire, enfin à tout ça...

« Et ça va de mal en pire », martelait-elle en secouant le bras de Clara, plus en veine et en verve

de se sentir écoutée et manifestement encouragée par sa nouvelle auditrice, nettement plus en phase qu'avec sa vieille amie Rosalie, l'ancienne tenancière de la Brasserie viennoise que la retraite avait racornie et ralliée au parti populiste montant.

« Ce qu'il y a de quand même injuste », dit à son tour Clara de manière plus personnelle, « c'est que les pauvres sont de plus en plus pauvres et que les vieux qui ont mis de côté finiront par les rejoindre, tandis que les riches s'enrichissent sur le dos des uns et des autres... d'ailleurs j'ai fait une lettre au Conseil fédéral pour le mettre en garde. »

Marieke préparait déjà sa fulmination suivante, mais le *scoop* que venait de lui révéler cette surprenante petite-bourgeoise à l'air si placide l'interloqua.

« Vous avez fait quoi, redites... » – « J'ai fait une lettre de réclamation, pour l'aide aux vieux, que j'ai envoyée au conseiller fédéral de l'Économie et des Finances, M. Kaspar Villiger, de la famille des cigares... »

Alors, sur le sentier riverain serpentant sous les saules, Marieke saisit soudain Clara par les épaules et, la regardant bien en face, l'embrassa vigoureusement en la congratulant pour ce geste de Véritable Démocrate comme on n'en faisait plus que dans ce pays remarquable qu'était tout de même la Suisse malgré sa pusillanimité et le nouveau parti populiste honni ; et Clara se laissa volontiers féliciter tout en remarquant, entre deux haies de sorbiers, ce qui lui semblait les premières formes dénudées de la plage aux naturistes de Ripaille.

Marieke l'en avait avertie : qu'elles passeraient tantôt à proximité de la plage des nudistes, qu'elle-même avait pratiqué le naturisme avec le Capitaine mais qu'elle comprenait que cela pût choquer... Ah non?... Enfin nous ne ferons que passer...

Or Clara, ayant remarqué qu'elle-même aurait eu de la peine à s'exposer ainsi, ne se l'étant permis qu'une fois dans une crique discrète de Catalogne où son conjoint et elle s'étaient retrouvés, fit mine de prendre la chose avec légèreté, la rangeant au nombre considérable des efforts d'adaptation que lui avaient imposés l'évolution du xx<sup>e</sup> siècle et la pression de ses quatre enfants et de leurs rejetons.

Quoi qu'il en fût, et cela seul comptait à ce moment, Clara se sentait décidément requinquée par cette double bolée d'air frais que lui avaient procurée cet après-midi peu ordinaire et, maintenant, les éclats de plus en plus débridés de sa tonitruante amie.

« C'est comme ces fanatiques de l'Unique Vérité ! », tempêtait précisément celle-ci. « Regardez-moi ce monde s'il est beau et bien fait... Mais il a fallu qu'un dieu jaloux s'en mêle et toute la descendance des chefs de sectes et des chefs de guerre, et la femme qu'on rabaisse et les jeunes qu'on enrégimente... »

Au plus bel endroit de leur balade, marqué par une anse de sable blanc le long de laquelle fleurissaient des aubépines, les bonnes dames s'arrêtèrent alors côte à côte, tandis que Marieke peinait à trouver de nouveaux mots.

À l'instant elle eût aimé recommander la lecture de son cher Sénèque à Clara, mais le nom

même de son philosophe préféré lui échappait, et n'était-ce que l'énergie de récriminer à propos de sa croissante faiblesse physique et psychique l'abandonnait elle aussi, ne lui laissant que l'exutoire d'un soupir.

Du moins se sourirent-elles, l'air entendu, dans un mouvement simultané de reconnaissance se passant de mots, et leur vie respective leur sembla momentanément moins pesante sans que rien en fût dit.

Ce fut Clara, contre toute attente, qui relança le débat sur le chemin du retour et provoqua, sans le vouloir, la première diatribe véritable de Marieke, lancée par celle-ci avec une véhémence aussi inquiétante, aux yeux de la pragmatique Clara, que dangereuse pour les nerfs de l'imprécatrice elle-même.

La question de la résignation avait été mise sur le tapis par Clara, dont la seule évocation avait fait *tiquer* Marieke, soudain plus attentive et prête à la riposte, conformément à la règle politiquement correcte qui veut que certaines opinions ne sauraient passer : *no pasaran...*

Clara donc, revenant sur les atteintes de l'âge que Marieke venait de vitupérer en déplorant son incapacité à ne plus pouvoir *apprendre* comme elle l'eût voulu, avait entrepris, comme se parlant à elle-même, et presque avec délectation, de raconter les déboires de sa cousine Emma que la maladie d'Alzheimer avait transformée successivement en égarée puis en ahurie, en fugueuse, en véritable furie parfois, et finalement en loque pantelante.

« Tu revois la même personne qui te regarde comme si elle t'écoutait », s'était efforcée d'expliquer Clara, « tu lui parles et c'est comme si c'était quelqu'un d'autre. Quand tu vois ça tu te dis que tu as de la chance... »

Et déjà Marieke n'avait pu réprimer un mouvement d'humeur. Mais Clara poursuivait : « Qu'est-ce qu'on peut faire dans ces cas-là ? C'est comme un enfant anormal... On n'y peut rien... Ou c'est comme le Rwanda... Et, après ça, comment ne pas se contenter de ce qu'on a ? »

Or Marieke voyait se pointer, avec la Trisomie et le Biafra, l'incroyable petite silhouette en socquettes de Pollyanna, toute prête à distiller sa philosophie. Ainsi se préparait-elle à la riposte en se répétant en son for intérieur : *no pasaran...*

Mais Clara poursuivait benoîtement : « Quand on voit ce qu'on voit, il vaut mieux se satisfaire de ce qu'on a et ne pas demander l'œuf à deux jaunes... »

« C'est ça, p'tite cornette, maugréait Marieke sans rien montrer encore de sa montée d'humeur : c'est tout à fait Pollyanna ce que tu racontes, ou je me fais nonne cloîtrée ! »

Et Clara d'aggraver son cas : « C'est comme à la télé, moi bientôt je ne regarderai plus que les films d'animaux... »

Du coup, c'en était trop pour Marieke, qu'une première poussée d'adrénaline avait ébranlée et qui lâcha un soupir de démonstratif accablement avant de contre-attaquer en feignant la douceur.

— Mais non, p'tite cervelle, mais non : c'est trop facile, c'est vraiment trop facile de ne plus voir que le gentil et le joli ! C'est juste digne des nains de jardin !



Les deux bonnes dames, accusant tout de même un début de fatigue (surtout Marieke), cheminaient maintenant comme un joli et gentil couple de vieillardes, mais un déséquilibre de leurs humeurs s'annonçait, qui faisait un peu claudiquer l'équipage.

Un peu surprise, même un peu penaude de voir son impulsive amie bondir, littéralement, et bouillir, toute prête à ce qu'il semblait à *monter sur ses grands chevaux*, selon l'expression de feu son conjoint, Clara se sentait un peu mal à l'aise, tout en estimant de bonne foi que ce qu'elle venait de dire était quand même raisonnable et qu'elle avait quand même le droit de formuler son opinion, vrai ou pas ? Et que penser, soit dit en passant, de la formule p'tite cervelle ? Était-ce une *pointe* qu'il fallait mettre sur le compte du tempérament explosif de cette sacrée Marieke, et *baster* par conséquent, ou fallait-il réagir ?

Quoi qu'il en fût, la seule envie qu'éprouvait Clara en ce moment précis n'était pas de discuter mais d'inviter plutôt Marieke à contempler cette fin de journée si super.

Pourtant, Marieke la raillait carrément au même instant : « C'est ça, Pollyanna ! Le Bon Dieu t'envoie une tuile et tu lui dis merci Bon Dieu de ne pas m'envoyer la cheminée et l'antenne de télévision ! merci Bon Dieu de ne pas me priver de *La Vie des animaux*, mon émission préférée... »

Clara s'écarta un peu de Marieke, dont la pression croissante sur son flanc gauche commençait de la gêner.

« Je ne voulais pas te fâcher... Tu ne devrais pas te mettre dans tous ces états... » — « C'est ça, pensons

plutôt au Biafra...» — «Tsss, là tu exagères, Marieke, ce n'est pas... Il faudrait, comment dire, on devrait...»

Et te revoilà, pensait Marieke en préparant sa réponse non sans se reprocher elle aussi de se démonter pareillement, ce n'est jamais... et c'est qu'il faut... et c'est qu'on doit... Mais non, ma p'tite Clara, ce n'est pas contre toi que j'ai la rage, mais il faut que je me lâche, on doit m'écouter moi aussi, songea encore Marieke qu'embrasait à son tour les sublimités du paysage sur le fond duquel se détachait la silhouette de fer à repasser du *Général Guisan*, le bateau de leur imminent retour.

— Je ne te dirai qu'une chose, ma p'tite Clara, et c'est que je t'aime bien, mais pas au point de laisser passer, dans ce que tu dis, donc ce que tu penses, penses-y, la morale de cette Barbie débile de Pollyanna!

Entre l'allée de gravier sur laquelle elles cheminaient présentement et l'embarcadère se compaient environ trois cents pas, que Clara évalua avec quelque soulagement, consciente de cela que l'élan de Marieke ne pourrait que décliner à l'approche du *Général Guisan* et de la petite foule qu'il y avait déjà là-bas. Pourtant une dernière invective lui fut adressée du même coup :

— Pollyanna est l'impasse de la philosophie! Pollyanna est l'égérie des nains de jardin! Pollyanna est l'ennemie du genre humain!

Clara vit bien l'humour dans l'emphase mélodramatique de Marieke, mais elle se garda pourtant de répliquer, surveillant juste les alentours, crainte

de l'esclandre et du scandale, alors qu'un besoin soudain très pressant l'impatientait de rallier les lieux qu'elle avait repérés lorsqu'elles avaient débarqué — et ce fut, sans l'avoir cherché, le moyen inespéré de désamorcer enfin la fureur caractérisée de Marieke, que l'annonce subite de cette irrésistible nécessité de *faire coulette* de Clara fit éclater de son vieux rire à la Bruegel, commuant son noir courroux en humeur plus débonnaire.

GRANDES QUESTIONS ET BROUTILLES

Mine de rien, les bonnes dames auront fait du chemin durant cette journée, au sens figuré autant qu'au sens propre, et Clara bien plus évidemment que Marieke, qui n'a jamais autant *échangé* depuis le début de son veuvage.

L'expression sort du glossaire de Marieke : l'important est d'*échanger*, dit-elle volontiers. Avec cette *bedoume*, il n'y a pas moyen d'échanger, a-t-elle conclu après sa dernière soirée en compagnie de Rosalie ; mais c'est qu'on *échange* pas mal avec cette p'tite Clara aux airs pourtant si bornés...

Dans la buvette du *Général Guisan* à l'alignement de sièges quasi militaire, où Marieke avait proposé à Clara le coup de rouge des vieux soldats, l'*échange* se poursuivit pour traiter à la fois les Grandes Questions de la vie et de la mort, de l'exclusion des vieux et des jeunes en manque d'avenir,

de leur passé commun et si dissemblable, des plaisirs de l'existence et de la peur du noir, du souci de savoir où va le monde et tout le tralala, mais aussi de cent et mille brouilles de bonnes dames.

Clara se sentait un peu plus libre, maintenant, à parler comme jamais en effet cela ne lui était arrivé : à parler d'elle comme avec aucune autre femme, même à sa sœur Lena qui pourtant la comprenait – en attendant de dire vraiment ce qui lui pesait tant depuis la mort de son conjoint, et peut-être même avant.

« Le fait est que vous êtes un fichu sac de nœuds ! », lui avait balancé Marieke à la fin de leur premier après-midi, à une table de *La Riviera* où elles avaient pris un dernier café décaféiné, et cela l'avait *travaillée*. Certes vexée, elle n'avait pu cependant qu'admettre l'évidence, et la franchise de cette vieille dame pas comme les autres lui avait fait un certain bien, l'incitant à *prendre sur elle*, comme disait Paul-Louis de son vivant. Dans la foulée, Marieke lui avait en outre laissé entrevoir ses problèmes à elle, dont le premier était évidemment son exécration fils adoré.

Marieke défendait son fils avec des arguments, impliquant la passion idéaliste et l'incapacité à se faire aux contraintes de ce bas monde, mais Clara lisait plutôt ses mots de mère entre les lignes de son discours, et les mots étaient ceux qu'elle réservait elle-même à ses fils à elle, le mort et le vivant, parfois aussi impénétrables l'un que l'autre à ses yeux.

C'est surtout un révolté, expliquait à peu près Marieke, c'est l'éternel adolescent : il n'en finit

pas de défier son père qui n'en a jamais fini lui-même de défier le sien ; et Clara lisait entre ses mots : mais c'est mon fils et je l'aime, voilà l'problème...

Elles parlèrent de leurs enfants petits. De ce que ça fait d'être mère. De l'énorme souci et de l'impression d'être la Terre porteuse de vie (ça ce sont les mots de Marieke) au milieu du chaos des pays (cela se passe pendant et après la guerre), quelque part dans la dérive des galaxies (ce langage serait plutôt celui des fils), elles parlèrent sans presque discontinuer et elles parlaient encore lorsque, descendues du *Général Guisan*, elles s'attardèrent à l'arrêt du 6 qui ramènerait Clara à la *Petite Maison* où devait la rejoindre le DJ Joselito pour leur partie de scrabble...

— Je ne sais pas si vous ressentez la même chose que moi, ma p'tite Clara, dit alors Marieke de son ton volontiers sentencieux, mais, nom de bleu ! je trouve que nous avons passé ensemble une journée super !

Clara parut prise de court, tant le jugement de son aînée coïncidait avec celui qu'elle s'apprêtait à formuler, peut-être avec d'autres mots mais pour exprimer la même chose.

— Vouï, moi aussi j'ai eu du plaisir. D'ailleurs j'espère qu'on se reverra. Pas la semaine prochaine, vu que j'ai la Sortie des Aînés, mais la suivante si cela vous va... *Comme que comme* on pourrait dire même heure même endroit...